

CHAPITRE VII Pour une France libre.

Le 14 juillet 1940, alors qu'à Vichy, Pétain présidait les pieuses cérémonies du souvenir avant d'assister à un rapide défilé, de Gaulle, à Londres, passait en revue les premiers détachements de volontaires venus le rejoindre et adressait un nouveau message aux Français. Journée de deuil pour les uns, journée d'espérance pour d'autres !

I. DES 14 JUILLET DE RECUEILLEMENT.

Moins d'un mois après la signature de l'armistice coupant le territoire en deux zones, alors que la loi du 10 juillet 1940 met fin à la Troisième République, le gouvernement de Vichy engage la population à marquer « par une attitude digne et recueillie la signification particulière que prend en ces heures douloureuses la fête nationale ». Pourquoi et comment célébrer désormais cette journée ? Marquet,

ministre de l'Intérieur, explique et prescrit, ne voulant rompre ni avec le poids des habitudes ni avec les traditions patriotiques : « C'est vers nos glorieux morts, dignes successeurs des héros de la Grande Guerre, que doivent monter nos pensées. C'est vers le chef de l'Etat, le maréchal Pétain, que doivent aller nos espoirs. La journée du 14 juillet comportera essentiellement une cérémonie aux morts. Le drapeau national sera mis en berne. Une minute de silence sera observée. Dans les villes et les villages où se trouvent des troupes, la cérémonie sera accompagnée d'un défilé et la sonnerie aux morts sera exécutée. Tous les fonctionnaires civils et militaires assisteront à ces manifestations... »

Le maréchal Pétain précise ses intentions, l'année suivante, dans un message aux Français : « La journée du 14 juillet, dont la nation et l'armée ont fait jadis leur fête, restera cette année un jour férié. Je l'ai décidé pour la zone libre, je l'ai demandé aux autorités allemandes pour la zone occupée. Et pensant à nos morts, à nos prisonniers, à nos ruines, à nos espoirs, vous saurez faire de cette fête une journée de recueillement et de méditation. Votre repos ne sera troublé ni par les agitations de la rue, ni par les divertissements des spectacles. Je vous redis, Français, ma foi dans l'unité de la nation et dans l'avenir de la patrie. »

Au vrai, un nouveau rituel s'instaure auquel l'Eglise est maintenant associée. Le maréchal Pétain, accompagné des membres du gouverne-

ment, commence par se rendre à Saint-Louis de Vichy. Une messe est célébrée en présence du nonce apostolique, d'évêques de diocèses voisins, d'ambassadeurs. Après l'office, Pétain, sous les acclamations, conduit le cortège des personnalités qui vont se recueillir au monument aux morts. Un défilé clôt les manifestations officielles. Dans les villes de la zone libre, c'est le même cérémonial. La journée débute par un office religieux, consacré à la mémoire des morts. Désormais, comme le proclame Mgr Rastail, évêque de Limoges, dans son sermon du jour : « Dieu est de nouveau chez lui, chez nous. » Puis la population tout entière est invitée à s'associer à la cérémonie du souvenir où sont conduites d'importantes délégations d'écoliers. Les participants portent parfois la cocarde tricolore. Mais toute réjouissance est bannie. A Paris, le cérémonial officiel se borne au dépôt d'une gerbe sur la dalle du soldat inconnu. Mais en dépit des interdictions, des groupes de Parisiens vont en pèlerinage à l'Arc de Triomphe ou à la place de la Bastille, arborent même des insignes tricolores.

Le 14 juillet n'est plus désormais ni une fête, ni une commémoration historique, encore que des milieux proches de l'occupant qualifient ce jour de « grande date européenne » ; libérant l'Europe des contraintes de la féodalité, elle aurait ouvert la voie au national-socialisme, révolution du xx^e siècle !¹ Décrété jour de

1. Cf. *Parizer Zeitung*, 14/07/1941, Le 14 juillet, A. RAPP.

recueillement, il n'exprime plus l'allégresse populaire mais manifeste le deuil de la nation. Si le rappel de la conquête des libertés démocratiques est gommé, la date reste néanmoins porteuse des espérances nationales.

Que le Maréchal ait maintenu la célébration du 14 juillet, certains zéloteurs de la Révolution nationale ne peuvent l'admettre. Puisque tout mal vient des idéologies et des politiciens de la III^e République, l'équipe de *Je suis partout* avoue « regretter que l'on ait conservé comme fête nationale du nouveau régime ce jour déshonoré par les émeutes de 1789 et les palabres républicaines des dernières années et les grands piétinements de la Bastille à la Nation avec serment et banderoles, en 1935 et 1936 »¹. La décision leur paraît d'autant plus répréhensible que « l'erreur démocratique est aujourd'hui exploitée et dirigée par les forces révolutionnaires au service de l'Internationale marxiste et du grand capitalisme anglo-saxon »². Jetant l'anathème sur le 14 juillet de la déchéance, ils proposent, en antidote, à la vénération de la population l'action des croisés à Jérusalem — resurgit là une antienne de la Croix —, ou l'acte héroïque de Charlotte Corday qu'ils sanctifient sur l'autel de la Patrie !

Au vrai, plusieurs considérations plaident en faveur du maintien de la célébration jusqu'en 1942. Tout d'abord le gouvernement,

1. et 2. *Je suis partout*, 14 et 21/07/1941, Et voici le règne des communistes cocardiers, DORSAY.

alors que la nation vit des heures dramatiques, peut difficilement escamoter une date qui évoque tant de vibrantes cérémonies patriotiques et notamment l'apothéose de 1919. En effet, un grand nombre de participants, à quelque titre que ce soit, du 14 juillet 1919 sont encore vivants et, ce jour-là, Pétain précédait les poilus sous l'Arc triomphal. Il ne faut pas oublier non plus que le culte de la patrie entre dans le slogan trinitaire du régime. C'est pourquoi « l'hommage rendu par le chef du pays à la mémoire de ceux qui tombèrent pour la défense du territoire et la fierté de la nation, brille de toutes les significations d'une promesse » \

Ainsi, par delà les interprétations, il reste que les adversaires du régime démocratique, une fois au pouvoir, n'ont pas osé supprimer une célébration qui, depuis tant d'années, matérialise l'histoire de la nation et son indépendance. Pourtant, avec le retour de Laval en avril 1942 à Vichy et quand l'ensemble du territoire fut occupé par les Allemands, il devint hors de question d'inviter la population à se recueillir le 14 juillet. Par contre, des milliers de Français, à l'appel de la Résistance, se souviennent et espèrent.

1. *Le Petit Parisien*, 14/07/1940, Un 14 juillet de tristesse et d'espoir, J. AUDIBERTI.

II. DES 14 JUILLET D'ESPOIR.

Dans une brochure éditée en Angleterre, puis diffusée clandestinement sur le continent, de Gaulle, le 14 juillet 1940, s'adressait aux Français. Comme dans l'appel du 18 juin, il les adjurait de ne pas perdre espoir. « Une bataille perdue, une faillite des dirigeants, une capitulation signée ne scellent pas le destin d'un pays. » Dans cet esprit « le 14 juillet 1940 ne marque pas seulement la grande douleur de la patrie. C'est aussi le jour d'une promesse que doivent se faire tous les Français. Par tous les moyens dont chacun dispose, résister à l'ennemi, momentanément triomphant, afin que la France, la vraie France, puisse être présente à la victoire » \ Or, depuis la signature de l'armistice, de Gaulle estime représenter la véritable France, la France libre. Il lui incombe donc d'assumer la légalité républicaine et ses symboles. Comment, dès lors, ne pas perpétuer la tradition cérémonielle du 14 juillet ? Il peut apparaître de bonne politique de se référer au mythe qui plusieurs fois déjà a engendré l'action. Est-ce à dire que les premiers Résistants aient eu conscience de reprendre le flambeau des soldats de l'an II ? Ce serait accorder trop d'impact à la transmission d'une imagerie du passé. Mais ceux de la France libre, toute polé-

1. In *14 juillet*, Londres, 1940. Lire le texte intégral en annexe p. 211.

mique oubliée, ont reconnu, selon l'expression d'un historien, en « l'esprit de la Révolution un ferment du sentiment national français » \

En 1941 la radio de Londres suggérait, en s'adressant au peuple de France : « Il n'est pas mort ton 14 juillet. Si tu veux dignement le fêter, peuple, où que tu sois, tu dois porter sur ton costume une cocarde². » Le mouvement « Libération » et les communistes ont divulgué des mots d'ordre similaires. Nombre de patriotes, ou par défi spontané, ou en réponse à ces consignes, ont tenté de réaliser « la fête des trois couleurs », en s'ingéniant à réunir, dans leur habillement, le bleu, le blanc et le rouge...³. Désapprobateur, un témoin reconnaît s'être heurté partout à Paris à des hommes, à des femmes, à des enfants portant les couleurs nationales ou des insignes révolutionnaires. Et ces gens appartenaient à tous les milieux sociaux : à regret, il avoue avoir rencontré « des gouapes communistes avec la cocarde, venant de Clichy ou de Saint-Ouen », mais aussi « des bonnes dames de patronage, des petits bourgeois bien pensants et il faut le reconnaître, quantité de charmantes jeunes filles et d'ardents jeunes gens ainsi affublés des trois couleurs »⁴. Paris n'a pas eu l'exclusivité de telles provocations. La grande famille des patriotes s'est reconnue

1. Cf. C. LEFEBVRE, « D'Elle », in *Annales historiques de la Révolution française*, n° 198, 1969.

2. Rapporté in A. HAMELIN, *14 juillet*, 1946.

3. Cf. J. GUEHENNO, *Journal des années noires (1940-1944)*, Paris, 1947. Lire son témoignage p. 213.

4. *Je suis partout*, 21/07/1941, art. cit.

aux insignes arborés. Il y a là la marque d'une communion civique spontanée, dont on ne peut nier le caractère volontaire et courageux.

En juillet 1942, les manifestations prennent une telle ampleur que l'on peut parler d'un sursaut national. Le temps a érodé la confiance de bon nombre de Français, à l'égard du vainqueur de Verdun. Alors que la population souffre des restrictions, Laval, dans son discours du 22 juin 1942, dit souhaiter la victoire allemande et parle d'instituer la relève. Autant de faits qui jettent le discrédit sur le régime de Vichy et rendent la majorité des citoyens plus réceptive aux mots d'ordre des Résistants dont les diverses organisations sont, maintenant, mieux coordonnées. Aussi le tract parachuté à l'aube du 14 juillet sur l'ensemble du territoire, trouve plus d'écho. Son texte était déjà connu. Les jours précédents, le speaker de la radio de Londres l'avait lu et commenté : « Pierre Laval veut la victoire allemande ; vous voulez, vous, la défaite allemande. P. Laval veut livrer à l'Allemagne les ouvriers français ; vous voulez, vous, revoir vos prisonniers et non pas livrer des prisonniers nouveaux. P. Laval ose parler de relève ; la relève à laquelle il pense est la relève des Allemands par les Français en Allemagne ; vous voulez, vous, la relève des Allemands par les Français de France et aussi la relève des traîtres par les patriotes. Le 14 juillet vous offre à tous l'occasion de manifester vos sentiments en attendant d'imposer vos volontés. C'est la fête de la Patrie, c'est la fête

de la Liberté. Vous la célébrerez avec plus de ferveur que jamais, à l'heure où la patrie est vendue et la liberté supprimée.

Pavoisez vos maisons le 14 juillet ! Qui oserait vous le reprocher le jour de la fête nationale. Promenez-vous l'après-midi dans les grandes artères de vos villes en arborant les trois couleurs. Le soir à 6 heures 30, rassemblez-vous en grand nombre et chantez la Marseillaise. *Manifester le 14 juillet est un devoir national*. Que le peuple français se dresse de toute sa taille en cet anniversaire de sa première victoire.

Vive la République !
Vive la France !¹ »

La « Voix des Français » avait précisé les consignes. Que les Français de la zone occupée ne s'exposent pas à d'inutiles représailles, mais à l'intention des habitants de la zone libre, les lieux de réunion avaient été spécifiés pour chaque grande ville, et fixés, partout ailleurs, dans les artères portant le nom de République. Le porte-parole de la France combattante à la B.B.C. ou les rédacteurs des organes clandestins des mouvements de Résistance ont, en cette occasion, remémoré les grands thèmes de la mystique révolutionnaire et républicaine dont les circonstances intensifient la portée, en même temps qu'elles conduisent à des transpo-

1. *Quatorze juillet 1942. Publications de la France combattante*, n° 51.

sitions actualisées. La Bastille, autrefois, symbolisait l'arbitraire royal. Or l'Europe, occupée par les nazis, est devenue une immense bastille. Hier comme aujourd'hui, des « cohortes étrangères » et des « traîtres » se sont alliés pour l'abolition des libertés et l'anéantissement de la nation. Désormais, mû par cet exemple, le peuple doit lutter « pour la libération nationale contre la collaboration avec l'ennemi, pour la liberté démocratique contre un régime de mensonge, de marchandage, de servitude » \ Ainsi la France combattante fait sienne la doctrine radicale et, par delà, l'idéologie sans-culotte. Car aujourd'hui comme hier « les patriotes sont ceux qui défendent à la fois le sol de la patrie et les libertés républicaines »². Désireux de rallier les patriotes venus de divers horizons politiques, les speakers, au cours de plusieurs émissions à la B.B.C, en appellent à l'Histoire : au 14 juillet 1789 où triompha la souveraineté nationale ; à la fête de l'unité française du 14 juillet 1790 ; au 14 juillet 1880 où, après une autre sévère défaite les nouveaux drapeaux ont été distribués et « ces drapeaux portaient chacun deux fières devises que la France libre et combattante prétend défendre et conserver » (à savoir : République française et Honneur et Patrie) ; au 14 juillet 1919 de la Victoire.

Alors que de Gaulle, à Londres, passait en

1. *Combat*, juillet 1942, Nous les vengerons.

2. *Libération*, n° 83, 10/07/1942, Le 14 juillet.

revue des troupes françaises et procédait à une remise de décorations en présence d'Eisenhower et de l'amiral anglais Stark, comme il l'a relaté dans ses *Mémoires de guerre*, des Français répondaient, par des manifestations en zone sud, et des sabotages en zone occupée, aux appels de la France combattante et à un message d'Eden. Le responsable du Foreign Office apportait son témoignage de sympathie dans un tract lancé également sur le territoire français : « Le 14 juillet est l'anniversaire du jour où la France se libérait des tyrannies du passé. Aujourd'hui, nous célébrons cet anniversaire dans l'espoir et la certitude que la France se libérera des tyrannies du présent. » Les rassemblements prévus à 18 h 30 ont pris, dans les grandes villes et nombre de bourgades encore non occupées, une ampleur inespérée. Dans une cité très pavoisée, quelque cent mille Lyonnais, selon le rapport du préfet Angeli lui-même, ont occupé la place Carnot, crié « Laval au poteau », « Vive la France » ou encore « Vive de Gaulle » et ont chanté la Marseillaise. Il s'ensuivit quelques arrestations. Toutes les communes de Savoie ont hissé les trois couleurs. A Chambéry la foule, dans une sorte d'exorcisme incantatoire, a chanté « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine. » A Saint-Etienne, sur la place du Peuple, des militants ont conspué les membres du Service d'ordre légionnaire — la future Milice — qui avait organisé une contre-manifestation. Cinq mille Clermontois, issus de toutes classes sociales,

ont scandé « Liberté ! Liberté ! », entonné des hymnes révolutionnaires puis sont allés déposer des bouquets tricolores au pied du monument de Vercingétorix. La police aurait manqué d'entrain pour les disperser. A Vichy, même, cinq cents personnes se sont réunies en silence, autour de la statue de la République, alors que le matin Pétain, accompagné de Laval, pour la dernière fois, avait présidé une cérémonie du souvenir¹. Par contre, à Marseille, la journée a été endeuillée par la mort de deux personnes. Une foule énorme, portant des insignes tricolores, s'était massée sur la place des Mobiles puis en cortège s'écoulait par la Canebière en chantant la Marseillaise lorsqu'une rafale de mitrailleuse, tirée des fenêtres du siège des doriottistes, tua deux femmes et fit six blessés. Jusqu'au soir, cependant, les participants ont hué Vichy et scandé des vivats pro-gaullistes². En zone occupée, des Résistants sont parvenus, à la faveur de la nuit, à hisser le drapeau tricolore au sommet de monuments aux morts. Des francs-tireurs et partisans ont fait en sorte que la fête nationale ne passe pas inaperçue des occupants. En réalisant des déraillements de trains chargés de matériel destiné aux forces allemandes et des sabotages d'usines, ils ont voulu démontrer que les Français ne se résignaient pas à vivre sous occupation étrangère³.

1. R. ARON, *Histoire de Vichy*, T. II, Paris, 1954.

2. Cf. en particulier *Franc-Tireur*, juillet 1942, n° 9.

3. Cf. H. NOGUERES, *Histoire de la Résistance en France*, T. II, 1963.

En 1943 et 1944, des citoyens n'ont pas hésité, malgré les interdits, à arborer encore des insignes tricolores ou à se recueillir devant les monuments aux morts.

Il s'agit là plus de manifestations que de fêtes. Pourtant fraterniser, chanter de communs espoirs, porter les mêmes insignes, ne sont-ce pas des comportements typiques des temps de fête civique ? Toute célébration est répétition au double sens d'imitation et de recommencement. Ainsi en commémorant l'acte héroïque de 1789, dans une France incarcérée dans une bastille nazie, le peuple, une fois encore, rassemble ses forces en vue de reconquérir sa liberté. Les revues passées à Londres puis à Alger, ainsi que les célébrations subversives sur le territoire national, témoignent de la continuité républicaine.

III. « PLUS QUE JAMAIS FÊTE NATIONALE. »

« Plus que jamais fête nationale puisque la France y fête sa victoire, en même temps que sa liberté » \ le 14 juillet 1945 fut célébré par trois jours de réjouissances civiques. Paris fut le théâtre, comme en 1919, de la revue des vainqueurs. Parties de Vincennes, les troupes défilèrent « à travers une tempête d'acclamations et une profusion de drapeaux » au dire

1. Fac-similé du général de Gaulle, reproduit in L. VOGUEL, BRUNHOFF, J. DUCROT, 14 juillet, 1945.

même du général de Gaulle, par l'avenue du Trône, la Nation et le faubourg Saint-Antoine avant d'être passées en revue, place de la Bastille, par le chef de l'Etat. Puis les armées motorisées prirent le relais de la Bastille à l'Arc de Triomphe. L'après-midi, les Parisiens ovationnèrent les membres de toutes les organisations de la Résistance, sur le parcours de la Concorde à la Bastille, plaque tournante de cette journée de retrouvailles entre la nation libérée et l'armée de la liberté. Des groupes de jeunes, en costumes révolutionnaires, furent particulièrement applaudis. La journée s'acheva dans l'allégresse : le soir, bals et fêtes de quartiers connurent un grand succès. Partout en France la population fit montre d'enthousiasme, en particulier dans le Nord et l'Est. Lille réserva un accueil fervent aux groupes de résistants. Dans les villes d'Alsace et de Lorraine, les cérémonies débutèrent par un office à la mémoire des victimes de la guerre et après les déniés militaires, de coûteuses réjouissances furent offertes à la population.

Comme en 1919 les Français glorifièrent, selon la formule du *Parisien libéré*, « la victoire définitive des démocraties qui avaient terrassé, à jamais, le monstre germanique ». Les Alliés s'associèrent à la joie nationale par l'envoi de messages ou en célébrant eux-mêmes le « Bastille Day ». Le 14 juillet consacrait la résurrection de la nation et, date sacrée pour l'humanité tout entière, elle concrétise, plus que jamais, la volonté de s'affranchir de toutes les

servitudes. La guerre a, momentanément, renforcé la signification du mythe. Déjà les fondateurs de la III^e République avaient dévié le culte de la violence que suggérait l'acte insurrectionnel de 1789 au profit de l'armée magnifiée : depuis 1880, les revues captaient l'agressivité latente de la foule. Face au nazisme qui, suivant Gœbbels, avait promis que « 1789 serait rayé de l'Histoire », les Résistants s'étaient tournés vers les grands ancêtres. A leur exemple, animés par la force du sentiment national ils avaient, grâce à des actions héroïques, vaincu le totalitarisme fasciste. La pression du péril a, une nouvelle fois, valorisé la mythologie révolutionnaire.

Le danger écarté, la coutume cérémonielle demeure. Alors, il y a risque d'engluement dans une ritualisation atone.

CHAPITRE VIII

«Pour un 14 juillet nouveau style.»

Si le 14 juillet figure toujours parmi les fêtes calendaires de la République, force est de constater que sa célébration ne passionne plus la majorité des Français. Nombre d'entre eux regardent à la télévision la transmission de la revue passée à Paris, dansent ou vont admirer le feu d'artifice. Mais il faut se rendre à l'évidence, peu de personnes se dérangent pour assister aux défilés militaires ; les particuliers ne pavoisent plus ni n'arborent d'insignes. Or les comportements privés renseignent mieux sur les mentalités collectives que les déclarations de leaders politiques ou les analyses de journalistes ; il ne faut pas négliger pour autant tout discours ou tout écrit.

Les sociologues déplorent la dégénérescence de la fête dans la société contemporaine. Autrefois, elle constituait « un moment paroxystique dans la vie de la communauté ». Maintenant,